

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque

D'après Fernando Pessoa

Mise en scène par Guillaume Clayssen



REVUE DE PRESSE

Du 11 au 15 janvier 2021

Au Théâtre L'Echangeur

Représentations professionnelles



Zef - Relations presse

01 43 73 08 88 - contact@zef-bureau.fr - www.zef-bureau.fr

Isabelle Muraour 06 18 46 67 37

Emily Jokiel 06 78 78 80 93

Assistées de Swann Blanchet 06 80 17 34 64

Journalistes venu.es :

PRESSE ECRITE :

Marina Da Silva **L'Humanité**

Armelle Héliot **L'Avant-scène théâtre / Le Quotidien du médecin**

Mathieu Perez **Le Canard Enchaîné**

Hugues le Tanneur **La Vie**

Jean-Pierre Han **revue Frictions**

Karim Haouadeg **revue Europe**

PRESSE WEB :

Anaïs Heluin **Sceneweb**

Jean-Pierre Thibaudat **blog Mediapart**

Yonnel Liégeois **Chantiers de culture**

Didier Quentin **Toute La Culture**

Micheline Rousselet **La lettre du SNES**

Vincent Bourdet **Untitled Magazine**

Véronique Hotte **Hottello**

Sarah Franck **Arts-chipels**

Romain Blanchard **Theatrorama**

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE



Et me voici soudain roi d'un pays quelconque, autour de Fernando Pessoa, conception et montage de textes, Aurélia Arto et Guillaume Clayssen, mise en scène de Guillaume Clayssen.

Crédit photo : Emmanuel Viverge.



À partir des textes de Fernando Pessoa. Conception et montage de textes : Aurélia Arto et Guillaume

Clayssen. Mise en scène : Guillaume Clayssen. Jeu : Aurélia Arto. Création son : Cédric Colin.
Costumes : Séverine Thiébault. Scénographie : Delphine Brouard. Création lumière : Julien Crépin.
Assistanat mise en scène : Claire Marx. Production /Diffusion : En Votre Compagnie

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque, autour de **Fernando Pessoa**, conception et montage de textes, **Aurélia Arto** et **Guillaume Clayssen**, mise en scène de **Guillaume Clayssen**.

Fernando Pessoa est né et mort à Lisbonne (1888-1935), « élevé en Afrique du Sud, alors britannique, poète bilingue, à la fois cosmopolite et nationaliste, sentimental et cynique, rationaliste et mystique, classique et baroque, il éprouvait très fortement le sentiment de n'être personne, à moins d'être plusieurs », (Robert Brechon, *Encyclopedia Universalis*).

L'oeuvre de Pessoa prend appui sur cette intuition alors qu'il est incapable, dans la vie, de gérer ses contradictions – la matière même de son écriture. Il fait dialoguer entre eux les divers *moi* virtuels dont il est le réceptacle, leur accordant une incarnation fictive littéraire.

Rien n'est plus troublant que cette vie qui habite, en elle, ces auteurs « hétéronymes », dont le créateur-*roi* écrit les oeuvres, en assumant leurs personnalités : le poète paysan Alberto Caeiro, le docteur Ricardo Reis, l'ingénieur Álvaro de Campos, l'employé de bureau Bernardo Soares et d'autres, dont *Pessoa* lui-même, soit *Personne*.

Etre plusieurs, en alternance, et Fernando encore et toujours, c'est définir une posture de création et d'art, qui pourrait changer une présence au monde éprouvée amèrement.

L'homme de lettres souffre d'un excès de conscience, ce qui le mène à un sentiment intime d'irréalité du monde, qui n'est que réalité intellectuelle et non sensuelle, sans vérité.

Comme s'il était l'objet d'émotions feintes, non ressenties ou si excessives et confuses.

Là où importe seule la vérité, de nature sensuelle et sensorielle.

A la fois lyrique et critique, Pessoa éprouve doutes et incertitudes, nostalgique d'une vie en relation immédiate avec la nature. Ces identités différentes sont l'occasion d'une expérience autre de la dimension existentielle, là où importe seule la vérité, de nature sensorielle et sensuelle, non intellectuelle :

« Je me suis rendu compte, en un éclair, que je ne suis personne, absolument personne. Il n'est personne, me semble-t-il, qui admette véritablement l'existence réelle de quelqu'un d'autre. »

Ni une, ni deux, Aurélia Arto est d'abord elle-même, entrant sur scène, comme par effraction, depuis la salle, s'excusant de ne pas s'être présentée plus tôt ni d'avoir salué.

La voilà sur le plateau, évoquant Pessoa et ses hétéronymes, témoignant de la réalité de diverses personnes en elle, en lui, car elle est lui, dit-elle, dans sa robe noire aux lignes constructivistes ou art déco, dont les épaulettes pointues ou lucifériennes sont relevées.

Les costumes toniques, effervescents et acidulés de l'actrice sont de Séverine Thiébault.

Amusée et facétieuse, la comédienne livre sur la scène et en paillettes l'esprit du poète, une figure scénique qui pourrait apparaître comme l'antithèse de la posture poétique de Pessoa, alors qu'elle en diffuse même, en jouant, les intentions, les projets et les rêves.

La voilà presque nue, dévêtue, portant combinaison légère et transparente, livrée elle-même – plutôt lui-même, à nu -, puisque Aurélia Arto prétend être, avec une insistance ludique, le soi du poète – double glamour de Marilyn Monroe à la perruque blonde platine.

Le metteur en scène s'est engagé, aux côtés de l'actrice joueuse et complice, à tenter de s'approcher, avec humour et inventivité, de cet état d'hétéronymie annonciateur de la révolution poétique de Pessoa qui concerne l'art même du théâtre et de ses masques.

Une performance d'actrice, « vagabond de l'âme », clown solitaire et marginal.

Pour Guillaume Clayssen, la dimension clownesque n'est pas simplement une image que le poète se donne, mais une caractéristique forte de son être au monde. La clownerie de Pessoa se situe dans l'humour de certains de ses textes mais aussi dans l'étonnement extraordinaire qu'il a devant la vie : « un regard décalé, à la fois métaphysique, fantastique et comique sur le monde – beauté, absurdité, innocence et irresponsabilité joyeuse ».

Une performance d'actrice incarnant ce « vagabond de l'âme », clown solitaire et marginal, refusant la normalité du monde dans une société obligée : « *J'ai davantage d'âmes qu'une seule. Il est plus de moi que moi-même.* » (*Choix d'Odes*, Ricardo Reis).

De cette force d'une conscience de soi magnifique, surgit l'évidence de tout changer.

La scénographie immaculée de Delphine Brouard – un espace blanc, rehaussé de quatre modules blancs avec miroir, que la comédienne déplace à loisir – représente la chambre claire et le laboratoire de toutes les inventions – formes poétiques et reflets imaginaires -, stimulées par les créations sonores de Cédric Colin et les lumières de Julien Crépin.

Aurélia Arto porte alors une combinaison scintillante qui la transforme en animal félin, conscient de sa beauté et de son agilité, tournant et déployant dans sa cage inventée – le monde – la grâce et la puissance instinctive des mouvements amples de la vie qui va.

Véronique Hotte

Du 11 au 14 Janvier à 14h au ***Théâtre de L'Echangeur***, 59 Avenue du Général de Gaulle 93170 – ***Bagnolet***. Tournée : Les 5 et 6 février, au ***Théâtre du Chatelard*** à ***Ferney-Voltaire***. Du 19 au 21 mars, au ***Théâtre des Quartiers d'Ivry – Centre dramatique national du Val-de-Marne***. Le 25 mars au ***Théâtre Jean Vilar*** de ***Suresnes***.

Toute La Culture.

Spectacles



Fernando Pessoa et sa riche complexité sur la scène de l'Echangeur de Bagnolet

12 janvier 2021 | Par Quentin Didier

Dans un seul en scène, la comédienne Aurélia Arto interprète les différents hétéronymes du célèbre poète portugais. « Et me voici soudain roi d'un pays quelconque », une création de Guillaume Clayssen et Aurélia Arto.

Parce qu'on ne peut repousser indéfiniment une première, c'est finalement à partir de ce lundi 11 janvier qu'ont démarré les représentations de cette pièce à l'Echangeur de Bagnolet. Fernando Pessoa se présente et s'adresse enfin à un public presse. Il est vêtu d'une longue robe noire et coiffé d'une perruque blonde mi-longue, bizarre...

Pas si seul(e) que cela

C'est seulement accompagnée de quatre modules blancs à miroir que la comédienne Aurélia Arto nous plonge dans l'intimité du poète surréaliste. Heureusement le portugais ne n'est jamais senti véritablement seul, ou tout du moins pas de la manière que nous l'entendons.

Comme des manifestations schizophrènes, Fernando Pessoa s'est entouré d'autres poètes et artistes avec une sensibilité artistique proche de la sienne. Ces derniers se manifestent lorsqu'il réalise une œuvre dont il n'a pas l'impression d'être l'auteur. Pessoa signe donc sous le nom d'Alberto Caeiro, puis Ricardo Reis, Alvaro de Campos et Bernardo Soares. Ces pures inventions deviennent ses "hétéronymes". Il leur crée une biographie très précise car ce ne sont pas des doubles de sa personne, mais bel et bien des extensions de ses sentiments.

Aurélia Arto incarne tour à tour chacun de ces hétéronymes pour retracer la pensée si complexe de Fernando Pessoa. Les poètes prennent alors une apparence féminine avec de surcroît des vêtements presque excentriques. Mais est-ce que finalement le célèbre écrivain portugais ne propose-t-il déjà pas une dimension théâtrale ? C'est là toute la question de la mise en scène de *Et me voici soudain roi d'un pays quelconque*.

La pensée critique avec humour

En effet toute la question ici est d'explorer la pensée baroque de Fernando Pessoa. Avec son approche philosophique surréaliste et empiriste, le poète remet en question toutes connaissances. Ces dernières ne naissent pour lui que de l'expérience sensible. Aurélia Arto et Guillaume Clayssen composent un humour autour de cette théorie. *Et me voici soudain roi d'un pays quelconque* pousse la pensée critique jusque dans des retranchements génialement décalés. Devons-nous remettre en question cette personne qui s'adresse à nous en se présentant comme Alvaro de Campos ou Bernardo Soares ? Finalement nous n'avons jamais rencontré ces individus, nous n'avons donc aucune idée de leur apparence. Difficile alors d'affirmer totalement que ce n'est pas tel ou tel poète mais simplement une comédienne affublée d'un chapeau et d'une moustache.

L'absurdité fait rire mais elle prend ici une dimension poétique, presque métaphysique. « Je me suis rendu compte, en un éclair, que je ne suis personne, absolument personne. Il n'est personne, me semble-t-il, qui admette véritablement l'existence réelle de quelqu'un d'autre. ». Fernando Pessoa a développé une pensée critique aussi charmante que nihiliste. Aurélia Arto interprète joliment ce dilemme avec une naïveté bienvenue.

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque propose un regard théâtral et parfois burlesque sur l'œuvre si riche et complexe de Fernando Pessoa. Une dimension particulièrement adéquate pour appréhender le travail du poète portugais. La pièce nous transporte avec élégance et sobriété dans un univers où tout et rien sont à la fois possibles.

Visuel : ©Emmanuel Viverge

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque

Conception et montages de textes : Aurélia Arto et Guillaume Clayssen

Mise en scène : Guillaume Clayssen

Jeu : Aurélia Arto

Tournée :

5 et 6 février 2021 – Théâtre du Chatelard – Ferney-Voltaire

19 au 21 mars 2021 – Théâtre des quartiers d'Ivry – CDN du Val-De-Marne

Le 25 mars 2021 – Théâtre de Suresnes Jean Vilar

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque, autour de Fernando Pessoa, par Aurélia Arto et Guillaume Clayssen, mis en scène par Guillaume Clayssen, à l'Echangeur de Bagnolet

Jan 17, 2021



© Emmanuel Viverge

ff article de **Emmanuelle Saulnier-Cassia**

Comme dans un rêve éveillé, L'Echangeur de Bagnolet accueillait en cette deuxième semaine de janvier les professionnels et la presse avec un café, avant de les conduire dans sa petite salle, pour une représentation de ***Et me voici soudain roi d'un pays quelconque***, création conçue par Aurélia Arto et Guillaume Clayssen autour de Fernando Pessoa. Deux petits miracles en temps de confinement donnant l'impression d'être doublement privilégiés.

Un troisième prodige se produit sur scène grâce à la comédienne Aurélia Arto, époustouflante de justesse, de précision, de fougue, de délicatesse, offrant un cri d'amour et d'admiration pour le poète portugais, et pour l'art.

D'abord, une femme étrange entre sur le plateau, faussement hésitante dans sa robe noire aux étranges volants, les cheveux en pétard. Pas de doute c'est Pessoa ! Ou l'un de ses doubles...

La caractéristique bien connue de la vie littéraire de Pessoa est d'avoir créé une grande quantité d'hétéronymes. Il vivait et écrivait avec ses doubles, ses amis imaginaires car « *nombreux sont ceux qui vivent en nous* », ce qui lui permet donc d'habiter à travers ceux (Alberto Caeiro, Alvaro de Campos, Ricardo Reis, ou encore Bernardo Soares) dont il avait écrit les moindres détails biographiques, optant pour des caractères et démarches littéraires très

variées (sensationnistes, ésotériques, sceptiques) reflétant ses déchirements intérieurs (qu'il appelle « drame à l'intérieur d'une personne »).

Ces identités successives se manifestent par des changements vestimentaires de la comédienne dont la capacité transformatrice étonne, jouant avec aisance avec quatre panneaux mobiles dotés de miroirs et sur lesquels les beaux éclairages créent des ambiances singulières. C'est une idée de mise en scène qui semble tomber sous le sens, tant elle mène la danse de manière fluide.

La robe devient longue et Aurélia/Pessoa comme juchée sur des échasses, nous assène des fragments de la poésie envoûtante de celui qui se définissait comme un hystéro-neurasthénique. Quand le corps va jusqu'à se mettre à nu, au sens figuré – un collant couleur chair déssexualise ce dépouillement – il se déplie jusqu'au bout des doigts, de chaque mèche de cheveux une fois la perruque elle aussi retirée, car Pessoa pense avec ses yeux, ses oreilles, ses sourcils, ses pieds, ses cheveux...

Après un nouveau travestissement en Pessoa-Pessoa (moustache, lunettes, chapeau), l'on glisse toutefois vers une seconde partie, qui nous perd un peu. La folie s'empare vraiment de la comédienne après avoir revêtu une combinaison scintillante sur une musique omniprésente (costume et son qui ne convainquent ni l'un ni l'autre).

Son jeu, sa présence, sa diction restent néanmoins tout à fait impressionnants et ensorcellent le spectateur dans cette langue et ce cheminement de pensée si singuliers. Un seul en scène florissant à l'image de la solitude de Pessoa, paradoxalement si riche.

Comme chez Artaud (l'homophonie avec le patronyme de la comédienne est troublante...), il y a chez Pessoa un savant mélange de vérité, de folie, de profondeur, mais aussi d'humour et d'ironie. Une manière de dire des choses graves ou taboues en se moquant de soi-même ou en tout cas en prenant de la distance.

Les spectateurs privilégiés, troublés, avaient du mal à se quitter après cette heure poétique pleine d'intensité, promesse de jours meilleurs, une fois les temps difficiles remettant en cause beaucoup de nos certitudes, de nos aspirations les plus profondes, derrière nous. Une forme d'intranquillité toute pessoienne...



© Emmanuel Viverge

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque autour de Fernando Pessoa

Conception et montage de texte Aurélia Arto et Guillaume Clayssen

Mise en scène Guillaume Clayssen

Scénographie Delphine Brouard

Création lumière Julien Crépin

Création son Cédric Colin

Costumes Séverine Thiébault

Assistanat mise en scène Claire Marx

Production/diffusion En Votre Compagnie (Olivier Talpeart)

Avec Aurélia Arto

Durée 1 h

L'Echangeur,

Petite salle

59 avenue du Général de Gaulle, 93170 Bagnolet

**Tournée prévue à ce jour au théâtre des quartiers d'Ivry et au théâtre de Suresnes en mars
2021**

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque

Un spectacle poétique, léger et profond à la fois, autour du poète portugais Fernando Pessoa accompagné de ses hétéronymes

18 janvier 2021



Admirateurs de Pessoa, le metteur en scène Guillaume Clayssen et l'actrice Aurelia Arto se sont lancés dans une aventure que l'on pouvait penser insensée, faire entendre les textes de Pessoa poétiques, ésotériques, mystiques, parfois teintés d'humour et de philosophie. Longtemps uniquement apprécié par un petit cercle d'amis et reconnu seulement bien après sa mort en 1935 – ses deux grandes œuvres *Le livre de l'intranquillité* et *Faust* ne furent publiés qu'en 1982 et 1988 – Pessoa est aujourd'hui considéré comme un des très grands auteurs portugais du XXème siècle.

Dès son enfance Pessoa s'était inventé un double. « Enfant j'ai eu tendance à créer autour de moi un monde fictif, à m'entourer d'amis et de connaissances qui n'ont jamais existé. Je ne sais si réellement ils n'ont pas existé ou si c'est moi qui n'existe pas. Il faut en la matière se garder d'être dogmatique ! ». En examinant tous les textes que l'on a exhumés, peu à peu, après sa mort on a compté 72 alias, en incluant les pseudonymes, les hétéronymes et les semi-hétéronymes. Mais ce qu'on en retient surtout ce sont les hétéronymes, tous les autres poètes qui « écrivaient à travers lui ». Ils ont pris une telle force, dans la création littéraire de Pessoa, qu'il a trouvé pour chacun une biographie justifiant leurs différences.

Aurelia Arto et Guillaume Clayssen ont voulu mettre sur la scène ces textes étranges, protéiformes, emplis des doutes et des incertitudes du poète, révolutionnaires aussi par l'ailleurs qu'il proposait. Dans un univers blanc la silhouette de l'actrice, seule en scène, modelée par le beau travail de lumière de Julien Crépin, se détache et semble se fragmenter maniant comme les pièces d'un jeu quatre grands modules blancs dont une face est un miroir comme autant de reflets de ces hétéronymes rêvés.

Aurélia Arto, incarne le poète mais aussi ses quatre hétéronymes, Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Alvaro de Campos et Bernardo Soares et enfin Ofelia, la seule amoureuse qu'on lui connaît. Les tenues qu'elle revêt nous découvrent leur personnalité imaginée. Grand manteau noir si caractéristique des photos que l'on connaît du poète, silhouette féminine actuelle, collant chair et perruque platine pour l'un des hétéronymes, enfin collant reflétant la lumière comme des centaines de petits miroirs colorés brouillant les pistes. Elle est magnifique, se faisant la voix du poète mais aussi de tous ses hétéronymes et même de son amoureuse.

Sa voix nous emmène de la réalité au rêve, du sérieux à l'esprit d'un clown désabusé, faisant entendre les désarrois, les incertitudes, l'humour devant l'absurdité de la vie, les fragilités et la solitude qui imprègnent les textes de Pessoa. Une belle découverte.

Micheline Rousselet

Prévu du 11 au 15 janvier, mais annulé en raison du COVID à L'Echangeur de Bagnolet – 5 et 6 février au Théâtre du Chatelard, Ferney-Voltaire – 19 au 21 mars au Théâtre des Quartiers d'Ivry, CDN du Val de Marne – 25 mars au Théâtre Jean Vilar de Suresnes



THÉÂTRE

ET ME VOICI SOUDAIN ROI D'UN PAYS QUELCONQUE. ÊTRE PERSONNE ET ENGLOBER LE MONDE

13 JANVIER 2021

Rédigé par Sarah Franck



Dédier un spectacle à Fernando Pessoa, le poète aux visages et aux personnalités multiples, génie portugais du modernisme, critique, pasticheur, mystificateur, néosymboliste, mystique à ses heures relevait de la gageure. Un défi relevé qui fait entendre une voix qui oscille et se fragmente, contradictoire et toute en éclats.

Fernando Pessoa fascine. Non par une vie aventureuse à la Hemingway, pleine d'action et de péripéties mais par les voyages immobiles – ou presque – de son esprit, qui le feront naviguer d'hétéronyme en hétéronyme, quand il ne prête pas à ses hétéronymes un pseudonyme pour corser l'affaire. Il ne s'agit pas là de se cacher sous un autre nom pour dire, peut-être, ce que sa propre histoire ne permet pas de dire, faire apparaître sous le masque une personnalité

occultée, mais bien d'inventer des auteurs fictifs, comme des monstres surgis de l'imaginaire et dotés de vie propre – de mort aussi parfois.



© Emmanuel Viverge

Pessoa et ses chimères littéraires

Il faut dire que Pessoa est passé maître en la matière depuis sa plus tendre enfance. A l'âge de six ans, à la mort de son père puis de son frère, il s'invente un double, le Chevalier de Pas. Huit ans plus tard, au décès de sa demi-sœur, il se glisse dans la peau d'Alexander Search, le bien nommé, et rédige des poèmes en anglais. Il s'essaiera aussi à la nouvelle sous les noms de David Merrick ou de Horace James Faber. Suivront d'autres personnages qui sont autant d'auteurs, de facettes recrées d'une personnalité qui ne parvient pas à se rassembler et laisse à chacune d'entre elles toute latitude de se développer indépendamment des autres et de leur auteur. Ainsi naissent Alberto Caeiro, le Maître, celui qui prône la sensation comme moyen de connaissance et incarne les forces de la nature et la sagesse païenne – que le poète fera mourir lors de sa période moderniste –, Ricardo Reis qui pratique l'épicurisme à la manière d'Horace, Alvaro de Campos le moderniste au regard décillé, sceptique et désillusionné, et Bernardo Soares, modeste employé de bureau auteur du *Livre de l'intranquillité* et, d'une certaine manière, semi-hétéronyme et double de l'auteur. On pourrait ajouter à cela au moins soixante-dix autres alias incluant les pseudonymes et semi-hétéronymes.



© Emmanuel Viverge

Scepticisme et difficulté d'être

De ces multiples visages qui livrent du monde une vision parfois désabusée et quelque peu ironique émerge aussi un profond désespoir – Pessoa envisage même un moment le suicide. A travers ce kaléidoscope de personnalités, le poète n'est plus. Il ne s'appartient plus. Il n'a plus de visage et le réel se dilue dans une irréalité où le rêve apparaît plus tangible que le monde qui l'entoure. « Je ne suis rien, dit-il. / Je ne serai jamais rien. / Je ne peux vouloir être rien. / A part ça, je porte en moi tous les rêves du monde. » Sans cesse borderline entre la perception visionnaire de la réalité et la névrose, il s'aventure aux franges de la folie. Il manque de se faire interner après sa rencontre avec une jeune secrétaire dont il tombe amoureux, souffre d'une véritable psychose au décès de sa mère, rationalise son sentiment d'une vie double, la première vécue et fausse, la seconde rêvée et vraie et prétend dépasser la psychanalyse dans une nouvelle en forme d'étude psychiatrique. Il est sur le fil étroit qui sépare ces mondes, au seuil des portes d'ivoire et de corne qu'il franchira, laissant derrière lui les faux-semblants religieux, politiques, artistiques même, pour s'aventurer en des contrées où le vide est plein, l'attente un moment d'éternité, l'immobilisme une vertu, la gratuité le sens d'une existence. Ce qui traverse cependant de bout en bout son parcours, c'est une croyance en la vérité de l'art, en la puissance salvatrice de la beauté. « La littérature est la preuve que la vie ne suffit pas. » Poète il est, dépouillé de lui-même et cependant plein de tous les possibles, de toutes les existences qui s'imposent, un centre qui n'existe pas, un centre de rien, un centre du tout avec du rien autour.



© Emmanuel Viverge

Une scénographie de l'ombre et du reflet

A cet « espace incolore mais bien réel du rêve », il fallait un espace qui, d'une certaine manière, n'existe pas, se forme et se transforme au gré de l'imaginaire, à la poursuite des fantasmes. A la valse des identités, il fallait une valse de costumes. Un même costume se métamorphose au fil des personnalités, de la jupette dont les plis forment comme des livres jusqu'à la robe tombante qui ne cesse de s'allonger pour transformer celle qui la porte en sorte de divinité païenne. Ce costume, elle s'en dépouille pour montrer ce qui se cache sous la surface, cette seconde peau qu'on habillera à la fin de scintillements et d'éclairs. La lumière mouvante, évanescence, en transformations permanentes qui joue sur les parallélépipèdes qui forment le décor transforme le personnage en ombre projetée, en silhouette, immense parfois, dévorant de son impact celui qui l'a fait naître, comme si l'auteur avait disparu sous son personnage. Retournés, ces blocs immaculés deviennent miroirs sur lesquels le poète se dédouble, se démultiplie telles les multiples personnalités qu'il endosse au fil de ses transformations.

Dans ce cheminement, Aurélia Arto ajoute à la comédienne s'adressant au public le kaléidoscope mouvant des personnalités de Pessoa. Elle pétille d'une incessante et baroque multiplicité. On est saisi par la beauté des textes, par leur étrange étrangeté d'être. On reste captivé, passants errant dans une ville qui n'existe pas, fascinés par ce pays où ambition et désir ne sont plus qu'ombre, prisonniers de ce pays où « les poètes décrivent les étoiles comme des nonnes éternelles / Et les fleurs comme les pénitentes aussi éphémères que convaincues ».

Et me voici soudain d'un pays quelconque. Autour de Fernando Pessoa

Conception et montage de textes : Aurélia Arto et Guillaume Clayssen

Mise en scène : Guillaume Clayssen. Jeu : Aurélia Arto

Création son : Cédric Colin. Costumes : Séverine Thiébault. Scénographie : Delphine Brouard.
Création lumière : Julien Crépin. Assistanat mise en scène : Claire Marx

Théâtre de L'Echangeur de Bagnolet

Présentations de presse : du 11 au 15 janvier 2021

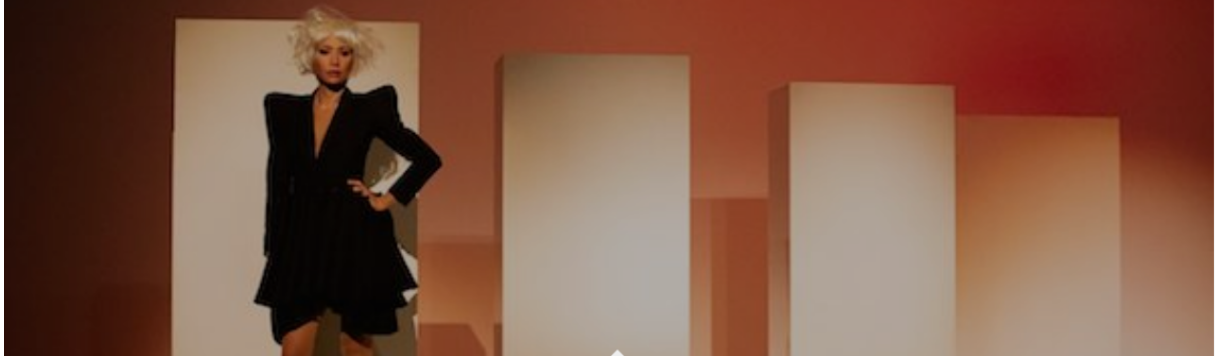
TOURNEE

5 et 6 février 2021 – Théâtre du Chatelard – Ferney-Voltaire

19 au 21 mars 2021 – Théâtre des Quartiers d'Ivry – CDN du Val-de-Marne

25 mars 2021 – Théâtre de Suresnes Jean Vilar

THÉÂTRE PARIS



Et me voici soudain roi d'un pays quelconque

WILLIE BOY

JANVIER 22, 2021

Être son propre objet

La comédienne, hésitante, apparaît dans la salle, sous une perruque blonde et derrière un grand sourire. Elle est habillée d'une robe noire, comme une créature de Garcia Lorca. D'emblée, elle ne sait pas. En elle, se bousculent les paroles du poète Fernando Pessoa, les siennes aussi peut-être, car on ne sait jamais vraiment qui parle. Elle est sur scène comme sa propre poupée. Elle est fragile comme un objet qu'on peut briser à tout moment. En elle se disputent des personnalités diverses et schizo-phréniques, on dirait qu'elle se manipule elle-même. Elle est le jouet, peut-être, du poète dont elle parle et qu'elle dit être. Ou alors, c'est le poète lui-même qui est rendu à sa fragilité toute humaine entre ses mains.



Et puis la robe se déploie, et puis on ne sait trop comment, elle s'en va, et c'est presque la nudité. Ce costume aussi agit comme un poème, ou alors un objet devenu vivant. La comédienne manipule des cubes blancs, qui sont des appuis de jeu, des penderies dans lesquelles elle vient puiser d'autres objets. Tous ces objets muets répondent à ses paroles et on dirait qu'ils s'animent. Elle est objet face à eux, et en retour, ils gagnent en présence. Cela nous ramène à cette impossibilité d'être, et de vivre pleinement qui semble nous constituer. Après tout, qui est vivant ? Qui peut vraiment dire qu'il est vivant ?

Être humain à en mourir

Et puis tout se retourne soudain, car cette impossibilité d'être au monde pourrait tout aussi bien venir d'un trop plein de sensibilité ou de vie, et du désespoir de ne pouvoir tout embrasser. On quitte la schizophrénie pour la poésie qui seule permet d'atteindre, ou tout du moins d'effleurer ce que nous voudrions vivre avant de partir, et qui toujours s'échappe. L'engagement de la comédienne et l'ouverture que proposent la mise en scène, la scénographie, les costumes nous font plonger avec elle dans ces tourments là, ce désespoir de devoir quitter un jour tout cela, sans savoir si l'on a vraiment été présent au monde. Alors il faut dialoguer avec le poète, le lire, se laisser traverser, s'abandonner. C'est cela : on est invités tout au long du spectacle à cet abandon.

Faire avec soi

Il faudrait prendre Nietzsche à revers. Se dire que ce qu'il faudrait, c'est être trop humain. Car vivre pleinement, jusqu'à en mourir, ce ne serait déjà pas si mal. Essayer, tant bien que mal,

avec nos moyens. Faire avec soi. Et puis, peut-être, si on a de la chance, si on laisse la vie parler en nous et s'allier avec les mots : devenir poème soi-même, puisque là est la seule vérité, là est l'essentiel. Je ne vous souhaite qu'une chose, lectrices et lecteurs de ce texte : que les théâtres rouvrent pour que vous puissiez vivre cela, de nouveau.

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque

D'après l'œuvre de Fernando Pessoa

Conception et montage de textes : Aurélia Arto et Guillaume Clayssen

Mise en scène : Guillaume Clayssen

Jeu : Aurélia Arto

Crédit photos: Emmanuel Viverge

« Et me voici soudain roi d'un pays quelconque – Autour de Fernando Pessoa »

Vincent Bourdet - 14 janvier 2021

Nouvelle création de Guillaume Clayssen, Et me voici soudain roi d'un pays quelconque rend un hommage personnel et toutes en formes au poète lisboète Fernando Pessoa. À découvrir selon les autorisations gouvernementales début février ou fin mars.

Dans un présent à l'expression artistique vivante limitée, le défi de monter et d'ajouter une lecture à la nébuleuse qui entoure la figure et les écrits de ce poète multiple, n'en devait être que plus stimulant. Mais à défaut de pouvoir accueillir le public au sein de cette farandole de mots et de poètes, le metteur en scène Guillaume Clayssen et la comédienne Aurélia Arto n'ont pu partager leurs visions impressionnistes de Pessoa que devant un parterre limité de professionnel.le.s.

Pessoa, c'est cette silhouette noire au large manteau et au chapeau. Un visage fin dissimulé derrière des lunettes aux épaisses montures et une moustache brune. C'est cet employé pour une compagnie d'import/export, à la vie semble-t-il calme et rangé mais dans l'intimité de laquelle il fait naître des poètes aux œuvres singulières. Et puis Pessoa c'est aussi, cet après-midi de janvier 2021, cette femme à la perruque blonde qui n'ose élever la voix pour déclarer qu'elle sera partie vivante des hétéronymes du poète. Car après tout si Pessoa était « à lui seul un théâtre de marionnettes » (Armand Guibert) pourquoi est-ce qu'Aurélia Arto (la femme en question) ne pourrait-elle pas aussi si essayer ? Seule sur une scène épurée, entourée de quatre modules tout aussi blancs, elle convoque avec malice une partie des fameux hétéronymes de Pessoa, ni suffisamment semblables pour être des doubles ni suffisamment autres pour être des pseudonymes. Ainsi s'entrecroisent les paroles d'Alberto Caeiro, d'Alvaro de Campos, Ricardo Reis sans oublier Bernardo Soares et Pessoa lui-même.



Emmanuel Viverge

Simultanément à ce patchwork poétique qui invite chacun.e à mesurer l'ampleur de la créativité d'un seul homme mais aussi à tisser des liens entre des personnalités et des propos à l'apparence paradoxales, s'esquisse peu à peu un mouvement d'incorporation des mots du poète en actes de la comédienne. L'ébullition se fait alors autant sonore que physique : des haut-parleurs répondent aux propos d'Aurélia Arto, les modules en se retournant deviennent miroirs, l'aspect physique de la comédienne se trouble au gré des changements de costumes. Une multitude d'êtres semblent avoir envahi le plateau. Jusqu'au point où les vers de Pessoa et consorts s'abîment dans ce qui prend des allures de transe-poétique moderne aux lumières électriques et à la musique survoltée. Les repères sautent en mesure et donne l'impression que les mots s'échappent de l'univers du poète. Deux solutions apparaissent : rester en dehors et attendre de retrouver pieds ou se laisser porter pour découvrir à travers, les émotions dessinées par le corps, s'affirmer, derrière l'influence de Pessoa, les identités des deux artistes à l'origine de cet hommage.

Au final, plutôt qu'une révérence littérale aux mots de Pessoa, *Et me voici soudain roi d'un pays quelconque*, invite à partager cette faculté que possédait le poète lisboète de donner à entendre la ou les voix qui habitent l'intimité de l'être. Au risque de perdre certain.e.s spectateur.e.s explorant par d'autres chemins cette œuvre protéiforme.

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque – Autour de Fernando Pessoa

Conception et montage de textes **Aurélia Arto** et **Guillaume Clayssen**

Mise en scène **Guillaume Clayssen**

Jeu **Aurélia Arto**

Au **Théâtre du Chatelard – Ferney-Voltaire** le 5 et 6 février, au **Théâtre des Quartiers d'Ivry** du 19 au 21 mars et au **Théâtre de Suresnes Jean Vilar** le 25 mars